Une pose, un portrait – 15 août

Annie Paradis

Il y a celui qui s'attend à une révélation. Comme si la pose allait être un de ces moments d'état de grâce, détaché du temps et porteur du mystère d'une psychanalyse. Il y a c'est vrai cet état d'absence, comme dans un cabinet, le fauteuil aussi se retrouve, et l'attente. J'en connais les rites et les absences. Il y a si longtemps que je pose.

Je retrouve Ann et vient toujours ce moment où nous changeons de pièce, d'une porte à l'autre, dans l'atelier. La porte s'ouvre sur les odeurs d'huiles, l'odeur forte de térébenthine qui aplatit le nez jusqu'aux sinus. Les toiles sont tête-bêche contre les murs, les toiles blanches aux entretoises à nu contre les murs blancs. D'un atelier à l'autre, les mêmes toiles, les mêmes odeurs, je retrouve les pots de pigments, les pinceaux aux poils, aux poids, aux manches de bois différents. Des

Annie - Fleurs, 2006,
aquarelle sur papier, 100 x 70 cm.

Annie, 2008, aquarelle sur papier, 70 x 100 cm.

visages de face, les portraits de ceux qui ont posé, je me vois.

Je regarde les toiles, Ann prépare la pièce, elle débarrasse le fauteuil et l'installe à contre-jour. Aujourd'hui, elle reprend une toile peinte pour travailler. De part et d'autre de la structure de bois et de métal du chevalet, je m'assieds dans le fauteuil, je pose au sol une tasse de thé, un cendrier, le paquet de cigarettes, Ann mélange des pigments et des huiles, règle la hauteur du chevalet, je m'assois de face, les pieds au sol. La fenêtre est ouverte sur les toits de l'autre côté de la rue. C'est un jour de trop de lumière.

Nous parlons peu. Je m'abstrais.

Annie, 2008, aquarelle sur papier, 70 x 100 cm.

Les mots portent, lents. Je retrouve ce temps lent, cet oubli de soi, du corps qui ne bouge pas. Comme dans le cabinet, dans le silence, avec ce visage lisse qui attend une parole. J'aime ce temps de repos. Je retrouve cet état rare, où je ne suis plus vraiment, où le temps se suffit à lui-même, un oubli plus profond que dans une solitude.

J'oublie de présenter une expression, une lisibilité à ce regard que je ne reconnais pas.

Parfois, elle me rattrape, me demande si ça va, comme le psychanalyste de son fauteuil demande *à quoi pensez-vous ?*

Je remonte, perçois ce visage plat, le regard lisse, concentré, qui

détache une partie de mon corps tandis que le bras porte le pinceau à la toile.

Elle a son foulard bleu qui délimite la ligne droite du front et retient les cheveux, un bleu de bâtiment taché, les pieds nus, en assise bien à plat, à l'écart l'un de l'autre.

J'ai très envie de lire *Naufrages*, et *Les Souvenirs personnels* de Conrad.

J'ai l'impression de n'avoir pas lu depuis longtemps, de n'avoir rien lu qui m'empoigne, qui me raconte la beauté d'une lutte et d'un ailleurs, d'un temps frustre et dépouillé, envie de lire, justement, le cerveau d'un auteur, ce que l'œil ne peut voir.

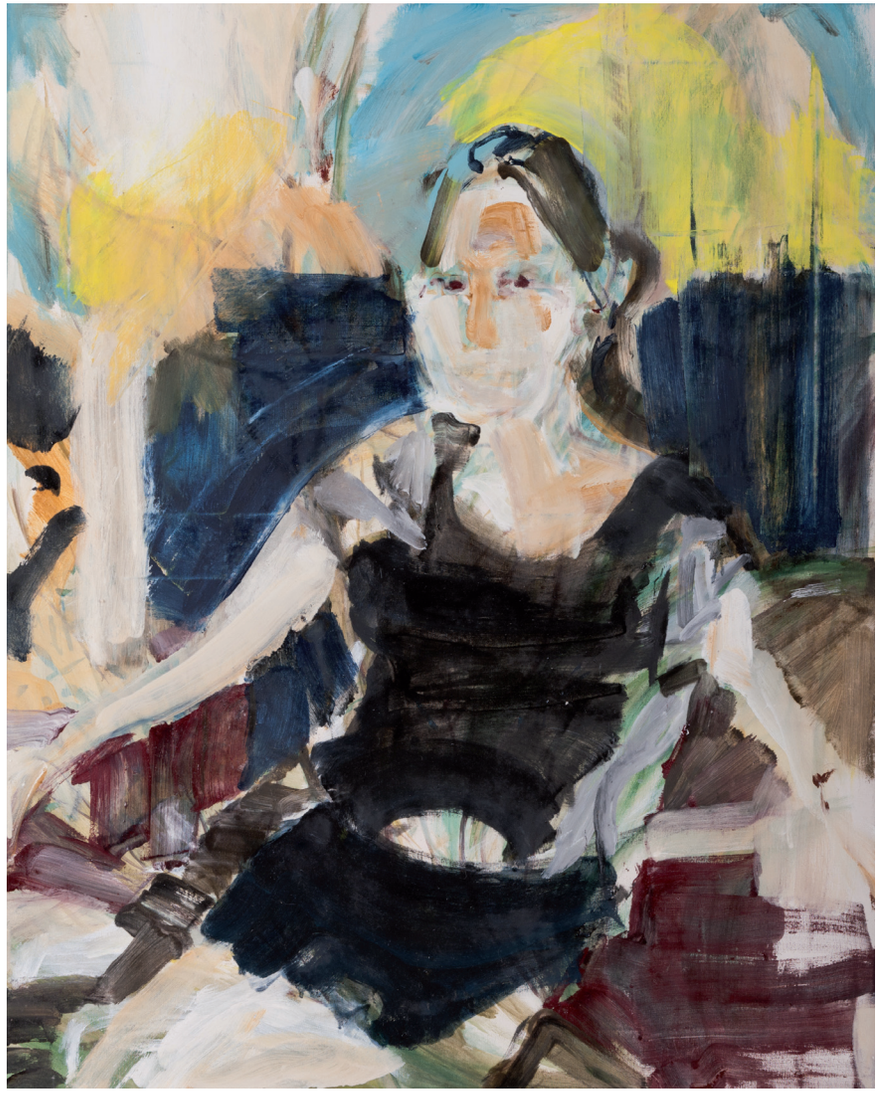
Je vois la pointe des poils qui déplace, qui appuie sur la toile souple et résistante, qui communique un mouvement, une vibration à la toile tendue.

Elle me montre tous ces visages possibles, celui d'une dame aux cheveux blancs, des visages jaunes, roses, des fronts impossibles, une bouche absente, parfois un portrait est là, juste, en équilibre sur la toile, un portrait qui est et qui n'est pas un double, mais où je sens ma présence.

Il y a aussi une violence, une dépossession. Parfois, je vois une expression saisie que je crois cachée. Un coup de poing de face. Derrière le masque, gratté, exposé, peint, ce visage qui ne devrait être qu'à moi. Ce visage qui crie. Jusqu'où a-t-elle le droit d'aller, de profiter de cette vieille amitié pour exposer sa virtuosité ?

Pourtant, j'accepte d'être là, comme dans le cabinet et comme face au psychanalyste dans son impassibilité qui arrive malgré tout et face au silence à arracher l'hameçon de la gorge tendue les mots.

Il y a eu tous ces portraits cadrés au visage sur la feuille, au crayon, à l'aquarelle, puis les deux grands portraits de Berlin, peints sur les dernières nuits de fatigue, un pas vers la peinture, vers la prise d'un corps pris dans la toile. Les premières peintures à l'huile qui se détachent du dessin, même si le trait est encore très présent. Le portrait d'aujourd'hui n'est enfin que de la peinture. De larges aplats de couleurs. Des couleurs franches, les jaunes, les rouges, les bleus comme du Greco. De la peinture en épaisseur, le portrait sur la première couche d'huiles et de pigments. Une matière où le pinceau se voit, où le geste est franc, sans plus de retenue mais juste. Une



Annie, 2012, huile sur toile, 100 x 80 cm.

énergie primaire après l'année d'épures chinoises et d'aquarelles, de couleurs diluées et presque absentes.

Dans ce portrait, elle unit ses formes géométriques, ses derniers essais de bandes de peinture larges et verticales ou horizontales. Surtout, elle n'est que dans la peinture, il n'y a plus de lignes, plus de contours nets. Il n'y a plus que des amas de couleurs vivants et malgré tout un portrait. Je suis assise contre le contre-jour dans un fauteuil à l'assise large, de face, un demi arc de cercle ouvert au ventre, un regard direct qui me regarde.

Ann grimace, elle tourne autour de la toile, s'arrête, regarde – quelques pas en arrière – revient. Elle dit *je vais déplacer les yeux*, je sais qu'elle va tout reprendre, je retourne à mes pensées. Elle redescend le portrait dans l'espace de la toile, les pieds passent hors cadre.

On va bientôt s'arrêter, je dois m'agiter dans mes pensées, le corps trop longtemps immobile appelle le mouvement. Une pause, un thé dans la cuisine. On reprend avec la fatigue de l'heure passée, la concentration a du mal à revenir, je n'arrive plus à me retrancher.

Il y a celui qui s'attend à ce que tous les mystères soient révélés, comme si savoir l'amenait dans la grâce, à la croisée du transept, dans la lumière blanche d'une Cathédrale.